Document generated on 08/06/2025 10:50 a.m.

Québec français

La sexualité dans la production littéraire destinée à la jeunesse

Marie Fradette

Number 155, Fall 2009

Littérature et sexualité : le livre mis à nu

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1778ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Fradette, M. (2009). La sexualité dans la production littéraire destinée à la jeunesse. *Québec français*, (155), 45–49.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

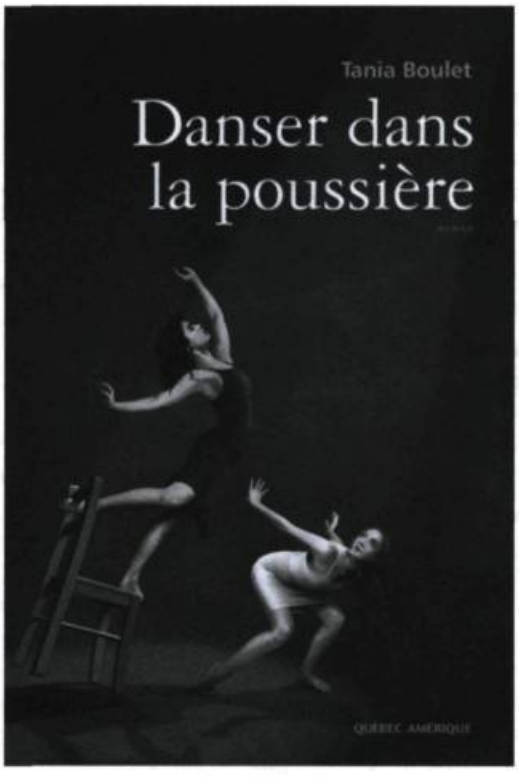
LA SEXUALITÉ DANS LA PRODUCTION LITTÉRAIRE DESTINÉE À LA JEUNESSE

PAR **MARIE FRADETTE***

Oser le thème de la sexualité dans la littérature créée spécialement pour la jeunesse est un fait particulièrement récent. L'amour et parfois la sensualité[1] ont su colorer les ouvrages canadiens-français destinés surtout aux jeunes filles, mais la sexualité et, plus particulièrement, les relations sexuelles commencent à hanter, pour ne pas dire à obséder les personnages à compter des années 1980. Si Paule Daveluy se fait la pionnière d'une littérature jeunesse plus sensuelle au Québec dans les années 1950, elle demeure alors une exception.

La présence de ce thème est en réalité intimement liée au contexte social qui entoure les productions. Depuis les années 1980, les auteurs de romans du quotidien s'efforcent d'offrir au lectorat un miroir de la société dans laquelle il vit. Pour ce faire, ils tentent de mettre en scène des situations connues, parfois même vécues par les jeunes afin de répondre à leur besoin en matière de lecture et de les éduquer. Le rôle éducationnel se perçoit particulièrement dans la production québécoise, qui ne lésine pas sur le comment et le pourquoi des relations sexuelles ni sur le moment opportun. Si bien qu'aujourd'hui, le thème de la sexualité est non seulement omniprésent dans la production jeunesse[2], mais se présente sous différentes formes.

Ainsi l'attente de la première fois, le passage à l'acte, l'obsession du corps, l'hypersexualisation et parfois l'homosexualité occupent une large part de la production. Certains auteurs étrangers osent même briser des tabous et aborder le sujet de façon étonnante, tel Melvin Burgess. Nous nous sommes demandé comment la sexualité est vécue et présentée dans la littérature destinée à la jeunesse, notamment dans le roman pour adolescents. Quelles valeurs, quels modèles, quelles visions sont exploités à travers une telle thématique ?



ENTRE RELATION AMOUREUSE ET RELATION SEXUELLE : L'ATTENTE DE LA PREMIÈRE FOIS

Si les héros de la littérature jeunesse d'ici et d'ailleurs des années 1950 désiraient par-dessus tout vivre une relation amoureuse à long terme qui devait aboutir au mariage, de nos jours, on parle plutôt et avant tout de vivre d'abord une première relation sexuelle. Ce changement de perspective résulte non seulement de la transformation des valeurs, de l'ère du prêt-à-jeter et de l'éphémère qui a emporté avec elle la notion de durée qui fondait autrefois les relations amoureuses, mais aussi celles de la perception et la conception que l'on a du temps. Tout doit se vivre bien et maintenant. Cette façon de concevoir l'avenir[3] dans le très court terme a aussi pour effet de transformer la vision qu'adoptent les personnages vis-à-vis de l'union amoureuse. En réalité, on parlera plutôt d'union sexuelle puisque l'idée de la première fois, du premier baiser hante le discours des héros. Ils en parlent, se questionnent, se scrutent pour savoir qui l'a déjà fait, se jugent, se hâtent,

Il se publie actuellement tant d'ouvrages sur la sexualité que l'on ne demande même plus aux gens de se taire dans les bibliothèques, mais seulement de conserver leur calme. PAUL VINCENTE

ont peur, bref, s'expriment largement sur le sujet : « Il est peu de romans pour adolescents qui, aujourd'hui, évitent d'évoquer la première expérience sexuelle et les angoisses qui l'accompagnent. Dans certains romans, on peut même se demander si cette première expérience ne devient pas l'objet essentiel de la quête du jeune héros[4] ». Que l'on pense à Léa[5], à Marie-Lune[6], à Cassiopée[7], à Julie et à Clara[8], surtout à Raymond Fafard[9], héros de François Gravel qui consacre tout un livre à l'attente de ce moment : « Depuis six mois, je sors sérieusement avec Jasmine. Et elle est d'accord. D'accord pour tout. Six mois que j'attends. Ce soir, samedi 8 juin. À huit heures trente pile, ses parents s'en vont quelque part [...] À dix heures, ça devrait donc être chose faite. Je serai le héros ou le zéro. Moi, Raymond Fafard, je serai dans le lit de Jasmine [...] Nerveux, moi ? Tas du pou. Pou du tas. Pas du tout[10] ».

Cette hâte pourrait facilement faire abstraction de valeurs ou de principes, mais la plupart des héros exigent au contraire que la relation ait lieu au moment opportun avec quelqu'un de désiré : « Bruno ne me pousse jamais dans le dos, lui. Depuis que je lui ai dit que je n'étais pas prête à faire l'amour, il m'attend. Moi aussi je m'attends. C'est tellement important la première fois. Ensuite, rien ne sera plus pareil, il me semble. Alors je veux être sûre de mon coup. Ça ne m'empêche pas d'y penser sans cesse et d'avoir toujours le goût d'en parler[11] ».

Malgré la hâte, l'amour semble effectivement être un préalable à la « première fois ». « En dépit des bouleversements de la "révolution sexuelle" et de la poussée des aspirations égalitaires, notre époque n'a pas réussi à ruiner la position traditionnellement prépondérante des femmes dans les aspirations amoureuses[12] ». Les personnages d'adolescentes n'idéalisent peut-être pas leur première relation, mais assurent que leur première expérience doit se faire dans le respect et l'amour. C'est le cas de Cassiopée, qui explique ne pas vouloir faire l'amour « pas pour de belles raisons philosophiques, mais tout simplement parce qu'[...] il fallait [qu'elle se] fasse à l'idée toute neuve d'être en amour, d'être bien avec un garçon, de [se] sentir proche et en confiance[13] ». Il en va ainsi de Clara : « Si tu veux savoir si on a fait l'amour, la réponse est non. Mais je crois que ça devrait arriver bientôt. Je me sens prête, maintenant. Et Pascal, lui, ça fait longtemps qu'il est prêt[14] ». D'ailleurs, les garçons, bien que moins nombreux à s'exprimer sur le sujet, attendent patiemment l'aval de leur amoureuse. Ils sont toutefois prêts dès le premier regard, mais restent patients et respectueux envers leur bien-aimée. Que l'on pense à Antoine (Marie-Lune), à Marek (Cassiopée) ou encore à Bruno (Léa). Les choses ne se passent pas toujours comme prévu et certains personnages doivent alors apprendre à vivre avec les conséquences de leurs actes. Retour sur le volet éducation.

CONTRACEPTION ET ÉDUCATION : ASSUMER LES CONSÉQUENCES

Les héros et les héroïnes vivent à plein leur éveil sexuel, mais cet état de désir reste bien souvent indissociable du concept d'éducation. Depuis l'explosion des maladies transmises sexuellement, notamment l'arrivée du sida, l'amour ne se vit bien souvent qu'au moyen des préservatifs. Le discours des personnages, du moins celui des auteurs nord-américains, sous-tend toute cette idéologie éducative qui vise à renseigner les jeunes lecteurs : « Deux heures et demie à attendre. Je suis prêt, j'ai tout ce qu'il faut. Dans le tiroir de ma table de chevet, j'ai une boîte de condoms. Une boîte de douze [...] C'est trop, je sais [...] Mais ça peut se déchirer, on ne sait jamais. J'ai vérifié la date d'expiration sur l'emballage, j'ai lu et relu le mode d'emploi, je me suis même entraîné à les enfiler[15] ». Le même scénario se produit du côté des personnages féminins : « Je suis passée à la pharmacie, et j'en suis ressortie avec une provision de pilules anticonceptionnelles[16] ». D'ailleurs, la prescription que reçoit Cassiopée de son médecin, est, selon Daniela Di Cecco, « l'occasion pour l'auteure d'insister sur l'importance de la contraception et sur les risques des relations non protégées[17] ».

Ce discours basé sur la prévention et l'éducation se double bien souvent d'un second discours, tout aussi éducatif, qui exploite les résultats d'une certaine insouciance. Que l'on pense à Marie-Lune, qui fait l'amour avec Antoine dans la tourmente et se retrouve enceinte, ou encore à Ève qui, elle aussi, tombe enceinte sans trop se souvenir du moment : « Il est venu dans mon lit, mais c'était juste pour faire l'amour. Rien que l'amour. Parce qu'on s'aimait [...] C'était pas pour faire un enfant ! [...] Et puis on a pas fait l'amour, ça s'peut pas ! Je l'aurais pas laissé faire. C'était une affaire à laquelle j'avais déjà pensé. J'en avais parlé avec papa. On avait parlé de pilules, mais j'avais dit que j'étais pas pressée pour ça[18] ».

Il y a enfin et surtout Julie, l'héroïne de Tania Boulet, qui se laisse séduire et aimer dans l'oubli le plus total : « J'oublie les photos, j'oublie le cinéma [...] J'arrête de me battre, j'arrête de résister. Pourquoi est-ce que je devrais attendre encore, pourquoi est-ce que je n'écouterais pas mon corps pour une fois [...] Les bras autour de son cou, je me laisse tomber sur le lit et j'arrête de penser[19] ». Ce n'est qu'après l'aventure qu'elle constate qu'aucun préservatif n'a été utilisé. La crainte d'être enceinte la hante alors mais, contrairement à Marie-Lune et à Ève, tout rentre dans l'ordre. Elle apprend toutefois beaucoup de cet épisode : « L'examen gynécologique chez le médecin ne restera certainement pas gravé dans ma mémoire comme le moment le plus merveilleux de mon existence, mais il y a pire. J'avale ma petite pilule bleue tous les soirs [...] [et] j'ai l'intention [...] d'utiliser des condoms. J'ai eu tellement peur la première fois qu'il n'est pas question que je prenne des risques[20] ».

Éducation, prise de conscience ou décision, les personnages font face à leur sexualité et doivent apprendre à vivre avec les conséquences de leurs actes. Ils envisagent leur sexualité avec un bagage d'informations important et apprennent à faire des choix, à réagir. Toutefois, si la sexualité se restreint jusqu'ici à ce rôle d'éducation et de relation amoureuse, une certaine littérature étrangère ose explorer des côtés plus sombres ou plus marginaux de la sexualité. L'Américain Melvin Burgess et l'Allemande Heidi Hassenmüller explorant deux avenues encore inexploitées par les auteurs québécois, soit la sexualité débridée et les abus sexuels. Puis l'homosexualité, encore peu répandue dans la littérature jeunesse, commence à prendre sa place. Depuis *Orage sur mon corps*, paru

pendant la Deuxième Guerre mondiale, dans lequel l'auteur, André Béland, traitait de l'homosexualité d'un adolescent sans que le livre soit destiné à ce lectorat, plusieurs auteurs ont abordé la thématique dans des ouvrages jeunesse. Que l'on pense à Jean Lemieux, à Sylvie Massicotte, à Marie-Aude Murail en France, au collectif *La première fois*, dans lequel Jean-Yves Lord propose une nouvelle sur le sujet, ou encore à Guillaume Bourgault, qui fait paraître en 2003 *Philippe avec un grand H*, dans lequel il exploite le sujet en évitant les stéréotypes.

POUR UNE SEXUALITÉ SANS TABOUS

Alors que les romans traitant de la sexualité sont de plus en plus présents dans le paysage de la littérature jeunesse, certaines façons plus marginales d'aborder la thématique restent à tout le moins rarissimes. La censure, voire l'autocensure n'est peut-être pas étrangère à cette retenue. Guy Dessureault s'explique : « En écrivant un roman qui s'adresse aux jeunes, je ne peux qu'être *a priori* sensible aux effets que peuvent produire sur eux mes mots, mes images, mes thèmes. Comment ne pas l'être ? Si je ne le suis pas, de toute manière, l'éditeur à qui je soumettrai mon manuscrit le sera, lui[21] ». La manière de dire ou d'écrire dérange. Mais si les auteurs d'ici évitent en général d'explorer ou de dépasser une certaine frontière, quelques auteurs étrangers, dont les livres sont distribués ici et donc accessibles au lectorat québécois, osent. Burgess explore dans ses romans plusieurs aspects de la sexualité : « Les romans hyperréalistes de Burgess sont ceux qui ont choisi la transparence du corps pour représenter la sexualité. De la sexualité, Melvin Burgess a retenu le *faire*, pure pragmatique au détriment de la subjectivité[22] ». Avec lui, les relations sexuelles sont effectivement vécues beaucoup plus que discutées. Sandra, l'héroïne de son roman controversé *Lady ma vie de chienne*[23], se métamorphose en chien, apprend à vivre librement et exprime d'ailleurs ses deux expériences sexuelles : « Vous savez quoi ? J'ai été vierge deux fois. Une fois comme fille, et une fois comme chienne [...] Mon premier rapport sexuel, ça avait été avec Simon. On en parlait depuis des siècles. Quand, où, quelle contraception, etc. [...] On a pris les coussins du canapé, on les a disposés par terre et on l'a fait, sans même éteindre la télé. C'était devant une émission de variétés. On a tous les deux eu mal [...] Ça s'est passé très vite. Il a joui et c'était fini [...] Quand j'ai perdu ma virginité pour la seconde fois [...] ça a été très différent. On entendait les voitures, il y avait du vent, les gens regardaient, mais je m'en foutais [...] Tout ce que je sais, c'est que j'en avais tellement envie que ça me faisait mal. Ensuite ça été si bon, si agréable ![24] »

Le roman de Melvin exploite une sexualité adolescente vécue à plein et sans contrainte. Ni la contraception, ni la morale, ni les sentiments, pourtant omniprésents dans le roman pour adolescents, plus rien n'entre en jeu ici, seulement le plaisir, tout animal qu'il soit. La découverte des sens est portée à son paroxysme grâce à cette métamorphose. À la fin du récit, l'héroïne fait d'ailleurs le choix de conserver son corps de chienne plutôt que de retrouver sa forme humaine. Ce choix exprime tout le rejet que cette jeune fille fait du monde humain et de ses restrictions.

Chez Heidi Hassenmüller, la thématique est vécue dans un cadre tout à fait différent. La sexualité n'a plus rien de libre. L'auteure allemande livre ici plutôt un texte sur la violence de l'agression sexuelle. Gaby a perdu son père à la guerre, mais il est remplacé par un nouveau papa qui, au départ, a de belles attentions pour la fillette. Peu à peu, les gentillesses se transforment en attouchements puis en agressions et en violence : « Chaque bruit dans la nuit la faisait sursauter [...] Et elle savait qu'il allait vouloir plus maintenant, rien qu'à sa façon de passer près d'elle, de la regarder, d'effleurer le bout de ses seins qui lui faisaient mal et de lui chuchoter à l'oreille : "Ne t'inquiète pas, je m'y connais. Avec moi tu ne risques rien"[25] ». L'héroïne parvient toutefois à se sortir de cet enfer. Cette histoire et cette fin heureuse ont d'ailleurs été vécues par Hassenmüller, qui a écrit ce roman pour aider les jeunes victimes à briser le silence. La fonction d'éducation sous-tend ainsi le discours proposé.

Enfin, l'homosexualité, qui a la part belle dans les téléséries et les films, n'a pas encore atteint cette légitimité ou cette liberté dans la littérature jeunesse. Tout de même, depuis la fin des années 1980, le sujet a été abordé et ne cesse de l'être en accord avec l'évolution des mentalités. Car, bien que le phénomène existe depuis toujours, les tabous l'entourant, eux, l'étouffent bien souvent : « L'image de l'homosexuel donnée dans les récits pour la jeunesse, depuis les années 1980, a changé. Il s'agissait d'abord d'une représentation plutôt timide, l'homosexualité n'était que supposée sous des relations d'amitiés particulières ou alors le personnage la vivait en victime [...] Dans les mêmes années, les nombreuses polémiques sur le sida favorisent l'entrée des personnages homosexuels dans la littérature [...]. Il faut attendre les années [19]90 pour voir des personnages homos qui s'expriment davantage et qui s'acceptent en tant que tels[26] ».

Au Québec, la place réservée à l'homosexualité dans les romans jeunesse prend constamment de l'ampleur. En 1996, Tony Esposito signe un article sur le sujet dans la revue *Lurelu*, dans lequel il parvient à faire ressortir quelques visions positives de l'homosexualité, notamment une, parue dans le deuxième recueil *La première fois*[27] : « Ce texte est franc et détaillé, sans retenue sur la réalité d'une relation sexuelle entre deux garçons[28] ». On peut aussi évoquer le roman de Guillaume Bourgault, *Philippe avec un grand H*[29], dans lequel le héros découvre son homosexualité et apprend à vivre avec le mépris des autres, mais aussi en accord avec ce que son identité implique. Le texte est d'ailleurs écrit avec audace : « Philippe était aux toilettes. C'était un endroit où il ne traînait pas, comme dans les vestiaires [...]. Il ouvrit la porte et se retrouva face à David Marsan [...]. // -Tiens, fif, il s'assit comme les petites filles pour faire pipi ! [...] Il paraît qu'à force de vous faire enculer, vous n'êtes plus capables de vous retenir. À la vitesse que tu t'es garoché ici, on dirait que ça commence à être ton cas[30] ». Ce roman dénonce l'homophobie sans faire de Philippe un personnage victime. Le côté éducatif y est clairement exposé, notamment dans la préface, où l'auteur affirme avoir écrit ce livre pour venir en aide aux jeunes homosexuels en plus de fournir des informations statistiques sur le suicide des jeunes homosexuels.

Ainsi, de Burgess à Bourgault en passant par Hassenmüller, la sexualité sans tabous

Le fantasme

Ce bordel d'écran cathodique contrôle mes pulsions sexuelles depuis mon enfance.

La gent féminine m'attire. Oh que oui ! Miam miam. Les châtaines, les brunettes, les petites, les grandes, les minces, les potelées. Mais je me suis fait, bien malgré moi, un portrait assez précis de la femme idéale. [...] La fille qui vit au fond de mon crâne est rousse. Une rouquine avec de grands yeux vert pomme, le teint pâle et des taches de rousseur. Un visage espiègle de gamine, mais avec une certaine assurance sexuelle dans le regard. Un corps athlétique avec des rondeurs aguichantes. Curieuse, indépendante, avec un côté garçon qui fait qu'elle affronte ce qui lui arrive. Habillée un peu bizarrement, un mélange de féminité et de son contraire. Jouant d'un instrument de musique, un truc classique, du violoncelle ou du violon. Jusqu'ici, il n'y a pas de problèmes, j'ai un fantasme assez normal et même un peu cliché. Je l'avoue. Ce qui m'angoisse, c'est que cette fille existe.

À la télé.

Et qu'aujourd'hui elle doit bien avoir quatre-vingts ans.

Elle s'appelle Fifi Brindacier. [...] Rousse. Pulpeuse. Indépendante. Elle a tout.

Stéphane Dompierre, *Un petit pas pour l'homme*, 2004, p. 28-29.

L'épicentre

Nombril, je t'aime, astre du ventre,
Œil blanc dans le marbre sculpté,
Et que l'amour a mis au centre
Du sanctuaire où seul il entre,
Comme un cachet de volupté.

Théophile Gautier

• Henri Matisse, *Nu couché sur un canapé*, 1909.

et sans clichés est présentée comme autant d'avenues nouvelles et peu explorées en jeunesse. Ces auteurs permettent au lectorat de s'ouvrir à des visions différentes, parfois dures, mais toujours lucides, de la sexualité.

ET L'HYPERSEXUALISATION DANS TOUT ÇA ?

Comment, en effet, parler de sexualité sans aborder l'épineux et brûlant sujet de l'hypersexualité et de l'importance accordée au corps ? La sexualité que vivent les personnages dans les romans pour la jeunesse est intimement liée au corps, à l'apparence et à l'estime de soi. Pas étonnant quand on sait que les médias, les publicitaires et autres fabricants d'images bombardent les jeunes et usent de mille et une astuces pour que leur corps soit beau, mince et séduisant. Le corps devient ainsi un « objet de consommation[31] ». Toutefois, dans plusieurs romans, l'hypersexualité est soutenue par un contre-discours, dévalorisant les pratiques hypersexuelles, notamment le port de vêtements trop osés ou trop légers et les comportements insouciants.

Depuis les années 1920 et, surtout, depuis les années 1950, les médias des sociétés occidentales ont proposé aux jeunes des modèles féminins sensuels qui ont contrasté avec le modèle traditionnel de la mère au foyer. En effet, « les images "explosives", colorées, juvéniles de la pin-up ont exprimé l'avènement d'un éros féminin délivré [...] de toute idée de faute. Commence l'époque des "Vénus en blue-jean", des beautés teenagers plus ludiques que ténébreuses [...] la séduction féminine se marie désormais avec le culte moderne du rythme, de l'impact, de la jeunesse et de sa "fureur de vivre"[32] ». Les jeunes se sont donc vite trouvé des modèles intéressants du côté de Marilyn Monroe, de James Dean, de Marlon Brando ; depuis, ils entretiennent une relation privilégiée avec la mode et le corps. En littérature jeunesse, les jeunes sont aussi préoccupés par leur corps, mais le physique des héros n'a souvent rien d'hypersexy. Au contraire, il est la plupart du temps bien ordinaire : « J'ai une tête (et tout le reste) à m'appeler Nathalie ou Isabelle. Grandeur moyenne, grosseur moyenne, cheveux bruns, yeux bruns, lunettes, ni très jolie, ni particulièrement laide. Anonyme[33] ». Quant à l'habillement, il se limite souvent à des souliers de course et un vieux t-shirt enfilé rapidement. Même Aurélie Laflamme, la star de l'heure, bien que jolie, reste plutôt sobre en comparaison de ses pairs : « Frédérique est blonde avec de grandes mèches roses. Nadège a les cheveux noirs, avec des yeux bruns et un air dur, tandis que Rosanne a les cheveux roux [...] Ces trois filles ont un super beau style vestimentaire. Je les regarde et je me sens un peu mal habillée. Pour une partie de basket-ball, j'ai opté pour un look assez relax[34] ». L'apparence des héros masculins n'a guère plus de pétillant. Que l'on pense au nez de François Gougeon[35], héritage de son grand-père, ou à Raymond Fafard, qui se décrit comme « pas très beau[36] ». Les beaux garçons, esthétiquement parfaits, sont souvent des personnages secondaires, des sportifs ou des marginaux, et la plupart du temps, les amoureux des héroïnes.

Alors la mode et les comportements hypersexuels sont tenus par les autres et

même parfois dénigrés par les narrateurs, voire par les narratrices qui portent un jugement sur l'allure provocatrice des autres filles. Par exemple, dans la série « Léa » de Marie-Francine Hébert, Élodie, la « grande dragueuse nationale », a le look qui sied à son titre : « Elle a, ce matin, troqué le jeans serré contre une jupe. Le mot jupe me semble un peu fort pour rendre compte de la mince bande de tissu qui entoure ses hanches. Et son t-shirt est tellement petit que je suis surprise que ses seins ne débordent pas dans les manches[37] ». Le même cas se retrouve dans un roman de Meg Cabot, dans lequel l'héroïne, bien que frivole, reste outrée par l'attitude excentrique de certaines jeunes filles : « Les Tiffany et les Brittany se sont mises à rire bêtement comme si j'avais sorti quelque chose de drôle. Je n'avais encore jamais vu autant de ventres dorés aux U.V. en une fois. Les mères de ces gamines les laissaient-elles vraiment sortir dans cette tenue ? [38] ». Enfin, pour appuyer ce discours qui fait l'éloge de la simplicité, le regard des garçons joue aussi un rôle important. Ils sont capables de détecter la beauté lumineuse derrière une apparence modeste, ce qui rehausse l'estime de soi des héroïnes : « Je tarde à répondre, prolongeant ainsi le plaisir de me mirer dans des yeux qui me renvoient autre chose que l'image habituelle de la fille quelconque, sombre et anonyme[39] ». L'importance de la simplicité, de la confiance en soi est ainsi mise en opposition avec l'hypersexualisation[40].

CONCLUSION

Tout comme dans les médias, la sexualité est omniprésente dans la production réaliste pour les adolescents. Les personnages en parlent, l'espèrent, la craignent et surtout passent à l'acte. Ainsi les désillusions qui accompagnent souvent la première relation sexuelle restent comme une expérience à retenir, un essai pour une autre fois meilleure, qui sera sans crainte et enrichie du savoir. Toute cette thématique s'offre aussi comme autant de conseils pour un lectorat en âge de vivre ou d'éviter des situations similaires. Tel était le but des romans miroirs au cours des années 1980. Tel est encore le dessein ou du moins le message lancé par ces personnages inquiets, mais aussi heureux d'entrer dans la vie. Et ils le font non sans amour et respect de l'autre, deux valeurs essentielles que véhiculent les personnages en quête de relations. Quant aux auteurs, enclins à respecter le réel des jeunes et à leur offrir une vision juste de ce qu'ils vivent, ils exposent la sexualité de différentes façons, tout en lui accordant une valeur éducative. □

* *Chercheure indépendante, auteure d'une thèse de doctorat, « De la jambe poilue au nombril percé. Le roman québécois pour adolescentes 1940-2000 », Université Laval, 2006*

Notes

1 Paule Daveluy proposait, au cours des années 1950, une héroïne consciente de ses charmes et de ses atouts à un point tel que le deuxième titre de la série « Rosanne » *Drôle d'automne*, sera refusé par l'éditeur américain Holt (qui avait pourtant déjà publié le premier), la jugeant trop sensuelle.

2 Le corpus sélectionné pour réaliser cet article a été puisé au cœur de la production de romans réalistes (du quotidien) pour adolescents.

3 Marie Fradette, « De la jambe poilue au nombril percé. Le roman québécois pour adolescentes 1940-2000 ». Thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 2006, f. 153-158.

4 Danielle Thaler et Alain Jean-Bart, *Les enjeux du roman pour adolescents*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 190.

5 Marie-Francine Hébert, série « Léa », Montréal, La courte échelle, 1990-1992. *Le cœur en bataille*, 1990, *Je t'aime, je te hais…*, 2001 [1991], *Sauve qui peut l'amour*, 2001 [1992].

6 Dominique Demers, série « Marie-Lune », Montréal, 1992-1994. *Un hiver de tourmente*, La courte échelle, 1992, *Les grands sapins ne meurent pas*, Québec Amérique, 1993, *Ils dansent dans la tempête*, Québec Amérique, 1994.

7 Michèle Marineau, série « Cassiopée », Montréal, Québec Amérique, 1988-1989. *L'été polonais*, 1988, *L'été des baleines*, 1989.

8 Tania Boulet, *Danser dans la poussière*, Montréal, Québec Amérique, 2009, 544 p. Ce livre contient les quatre tomes parus précédemment aux éditions Québec Amérique dans la collection « Titan ».

9 François Gravel, *Deux heures et demie avant Jasmine*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal inter », 1991, 118 p.

10 *Ibid.*, p. 8.

11 Marie-Francine Hébert, *Sauve qui peut l'amour*, Montréal, La courte échelle, 2001 [1992], p. 15.

12 Gilles Lipovetsky, *La troisième femme. Permanence et révolution du féminin*, Paris, Gallimard, 1997, p. 30.

13 Michèle Marineau, *L'été des baleines*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Titan », 1989, p. 18.

14 Tania Boulet, *op.cit.*, p. 277.

15 François Gravel, *op.cit.*, p. 9.

16 Michèle Marineau, 1989, p. 65.

17 Daniela Di Cecco, *Entre femmes et jeunes filles. Le roman pour adolescentes en France et au Québec*, Móntréal, Remue-ménage, 2000, p. 148.

18 Reynald Cantin, *Le secret d'Ève*, Montréal, Québec Amérique, 1990, p. 117.

19 Tania Boulet, *op.cit.*, p. 331.

20 *Ibid.*, p. 359.

21 Jean-Denis Côté, « La censure, l'école et la littérature pour la jeunesse », dans Françoise Lepage [dir.], *La littérature pour la jeunesse 1979-2000*, Montréal, Fides, 2003, p. 142.

22 Marie-Hélène Rousseau, *Des romans pour la jeunesse ? Décryptage*, Paris, Belin, 2008, p. 157.

23 Melvin Burgess, *Lady ma vie de chienne*, Paris, Gallimard, coll. « Sripto », 2002, 237 p.

24 *Ibid.*, p. 150 et 156.

25 Heidi Hassenmüller, *Bonne nuit sucre d'orge*, Paris, Seuil, coll. « Karactères », 2008, p. 67.

26 Christelle Lefebvre, « Les représentations de l'homosexualité au sein des romans pour adolescents », site Web http://jeunesse.lille3.free.fr/article.php3?id_article=597

27 Jean-Yves Lord, « Chronique de l'été 70 », dans *La première fois*, t. 2, Montréal, Québec Amérique, coll. « Jeunesse Clip », 1991, p. 129-156.

28 Tony Esposito, « Présence de l'absence. L'homosexualité dans le roman jeunesse québécois », *Lurelu*, hiver 1996, p. 54.

29 Guillaume Bourgault, *Philippe avec un grand H*, Hull, Vents d'Ouest, coll. « Roman ado », 2003, 195 p.

30 *Ibid.*, p. 160.

31 *Ibid.*, p. 201.

32 Gilles Lipovetsky, *op.cit.*, p. 174.

33 Michèle Marineau, 1988, p. 15.

34 India Desjardins, *Le journal d'Aurélie Laflamme. Championne*, Montréal, Les Intouchables, 2008, p. 28.

35 Raymond Plante, *Le dernier des raisins*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal inter », 1993 [1986], 151 p.

36 François Gravel, *op.cit.*, p. 8.

37 Marie-Francine Hébert, 2001 [1992], p. 38. Passage cité par Marie Fradette, *op.cit.*, p. 147.

38 Meg Cabot, *Beaux mecs et sac d'embrouilles*, Paris, Hachette, coll. « Fashionista », 2007, p. 43.

39 Marie-Francine Hébert, *op. cit.*, 2001 [1991], p. 20.

40 Pour en savoir plus, voir Marie Fradette, *op.cit.*

Bibliographie

Outre les titres cités en note, on consultera :

BAUDRILLARD, Jean, *La société de consommation*, Paris, Denoël, « Folio essais », 1986, 318 p.

DENOMMÉ-BEAUDOIN, Maude, « L'homosexualité dans la littérature jeunesse québécoise. 1988-2003 : du paratexte au personnage ». Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, 2003.

DURAND, Monique, « Hypersexualisation des filles. Échec du féminisme ? », dans *La Gazette des femmes*, septembre-octobre 2005, p. 15-22.